



LE PROGRAMME

Dimanche 29 mai 2011

Ce concert est produit par le Service Arts et Culture de la Maison des Etudes de l'Université Paris-Sud dans le cadre du Printemps de la Culture

Vous jouez en amateur du violon, de l'alto, du violoncelle ou de la contrebasse ?
L'orchestre symphonique du campus d'Orsay recrute !
Voir page 2

Hommage à Gérard Charbonneau

Gérard Charbonneau, vice-président chargé de la culture s'est éteint le 18 septembre dernier. Cette 12ème édition du Printemps de la Culture, qu'il a créé en 2000, lui est dédiée.



«Appelé à la Présidence de l'université en 1999 comme Vice-Président chargé de la culture, il est resté en activité dans l'équipe présidentielle jusqu'à ses derniers jours en faisant preuve d'un investissement considérable au profit de l'établissement, sur des champs de compétence très larges tenant à sa grande connaissance de l'université. En enseignement, Gérard Charbonneau s'était particulièrement investi dans le développement d'une filière Ingénieur à l'université. Il a été à l'origine de la première formation d'ingénieur de l'université, la FIUPSO - aujourd'hui intégrée dans Polytech' Paris-Sud - dont il a été le directeur. Gérard Charbonneau possédait une très grande culture générale, doublée d'une culture et d'une pratique musicale de très haut niveau. Brillant pianiste, il était titulaire d'un Prix d'excellence de piano, d'un Premier prix d'Harmonie et d'une Médaille d'Histoire de la musique du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris. Il a accompagné quelques concerts très remarquables avec l'Orchestre symphonique du campus d'Orsay. Avec grande intelligence, Gérard Charbonneau a mis cette facette de son talent au service de la science et d'un engagement au profit de la culture à l'université. Gérard Charbonneau a développé une recherche originale au sein de l'Institut d'Electronique Fondamentale, sur la synthèse des sons musicaux. Il a réalisé la première synthèse numérique en Europe de sons musicaux et a développé la première méthode de représentation objective du timbre qui a débouché sur un codage du son haute fidélité. Il a dirigé durant plus de 10 ans le Magazine de l'université, Plein Sud dont il assumait les fonctions de Directeur de la rédaction. Alors Vice-Président de l'Université Paris-Sud en charge de la Culture et des relations extérieures, Gérard Charbonneau avait créé en 2000, le «Printemps de la Culture» où chaque année, pendant un peu plus d'un mois, ce Festival des Arts présente une grande variété de spectacles et d'animations culturelles. Gérard Charbonneau a créé les ateliers culturels pour les étudiants et a impulsé une activité vivante autour de la poésie. Doté d'une très grande «intelligence politique», Gérard Charbonneau était particulièrement attaché au dialogue, à la concertation et à la recherche inlassable des solutions consensuelles. D'une très grande culture personnelle, au sens le plus riche du terme associant Sciences et «Humanités», Gérard a contribué de façon exceptionnelle à développer dans notre établissement une grande tradition humaniste, consubstantielle à l'université.»

Guy Couarraze
Président de l'Université Paris-Sud



Caroline Casadesus

Née dans une famille d'artistes, Caroline Casadesus se tourne vers le chant après des études d'histoire. Avec un large répertoire lyrique, la soprano se produit régulièrement en récital avec notamment Bruno Rigutto au piano, dans des œuvres de Brahms, Schumann, Mahler, Poulenc, Chausson ou Ropartz et interprète aussi les grands airs d'opéra de Mozart, Verdi, Puccini... Avec différentes formations symphoniques, elle chante l'oratorio, (les requiem de Verdi, Brahms, Mozart, Fauré...) elle tourne en Europe, en Russie, aux Etats-Unis avec les *Quatre derniers lieder* de Strauss, les *Wesendonck lieder* de Wagner, les *Bachianas Brasileiras* de Villa-Lobos, les grands airs du répertoire lyrique, mais interprète aussi les compositeurs contemporains comme Dominique Probst, Dominique Preschez, Xavier Goulard, et surtout Didier Lockwood. Elle débute une riche collaboration avec le violoniste jazz. Ils se produisent régulièrement en concert ensemble notamment dans le spectacle *Omkara* (avec le danseur indien Raghunath Manet), en trio, dans un répertoire allant du classique au jazz en passant par la création originale. Avec la comédienne Catherine Chevallier, elle crée *Bella Donna*, spectacle rassemblant art lyrique, danse, comédie et musique improvisée. Pour le disque, elle interprète *Béryl* (B.O. du film *Les enfants de la pluie* chez MK2 Music) musique originale de Didier Lockwood.



En mai 2004, son disque *Hypnoses* sort chez Universal Classics. Les 13 mélodies symphoniques composées sur mesure par son mari et complice Didier Lockwood, explorent les tourments amoureux d'une femme, sur des poèmes de René Char, de

Louis Aragon, de Georges Pérec, mais aussi du compositeur qui ne cesse de surprendre par une créativité d'une stupéfiante richesse. En 2005 elle enregistre *Passion à visage d'homme* de Dominique Prechez qui sort chez Ames (distribué par Harmonia Mundi). Pour le disque elle grave *Requiem* de Xavier Goulard en 2006. Avec Didier Lockwood et Dimitri Naïditch, elle s'installe au théâtre Pépinière-Opéra à Paris, du 25 mai au 30 juin 2005, puis à la Gaité Montparnasse d'octobre à décembre 2005 dans un spectacle explosif, *le Jazz et la Diva*, mis en scène par Alain Sachs, qui raconte avec humour la rencontre surprenante entre le violoniste de jazz et la chanteuse classique et la cohabitation apparemment improbable de leurs deux univers musicaux ! Salué par une presse unanime, ce spectacle est nommé aux *Victoires de la musique* 2006, et remporte le Molière 2006 du spectacle musical, il est repris au Théâtre Tristan-Bernard de novembre 2006 à janvier 2007, puis en tournée nationale et internationale. Pour France 2, elle interprète le rôle d'Esther dans *Le Sanglot des Anges*, film en quatre épisodes réalisé par Jacques Otmezguine ; elle y incarne une diva des années 60 aux côtés d'artistes prestigieux comme Ruggero Raimondi, Ludmila Mikaël, Marthe Keller... Ce chemin atypique lui autorise les plus belles rencontres musicales. Caroline Casadesus se produit régulièrement avec ses fils Thomas En-

hco (pianiste et violoniste et compositeur) et David Enhco, (trompettiste et compositeur), jeunes virtuoses du classique et du jazz. Confortés par le Molière du premier spectacle, Caroline Casadesus et Didier Lockwood créent *Le Jazz et la Diva Opus 2*, accompagnés de David et Thomas Enhco à la Gaité Montparnasse pendant plus de 130 représentations, devant 40 000 spectateurs, d'octobre 2008 à avril 2009 puis ils partent en tournée pour plus de 60 représentations et 60 000 spectateurs pendant la saison 2009-2010. Le spectacle est nommé aux *Globes de Cristal* 2010. En 2010, Caroline Casadesus enregistre une messe crossover de Pierre Gérard Verny. Elle interprète à

plusieurs reprises les *Quatre derniers Lieder* de Strauss et le *Requiem* de Brahms à Paris et en région parisienne avec l'orchestre symphonique d'Orsay et continue de se produire en récital.

Programme : Te Deum

1. Te Deum (chœur et soprano solo) - 2. Tu Rex gloriae (chœur et basse solo)
3. Aeterna fac (chœur) - 4. Dignare Domine (chœur, soprano et basse)

Caroline Casadesus, soprano

Jean-Louis Serre, basse

Chœur des Villains de Massy, chef de chœur Pascale Charles

Symphonie n°8 en sol majeur

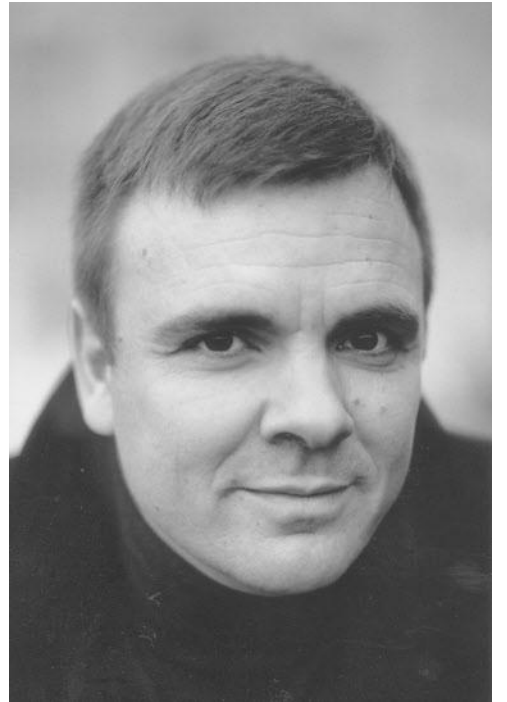
1. Allegro con brio - 2. Adagio
3. Allegretto grazioso - 4. Allegro ma non troppo

Orchestre symphonique du campus d'Orsay
Direction Martin Barral

Jean-Louis Serre

Jean-Louis Serre commence très tôt sa formation musicale par le biais exigeant d'une Maîtrise de garçons; suivent ensuite des études de langues classiques dans les Universités de Tübingen et Heidelberg (Allemagne), mais il revient bientôt à ses premières amours et entre au CNSMP (Conservatoire National de Musique de Paris) où il travaille avec Jane Berbié, Rémi Corazza puis Marie-Claire Cottin et Jean-Louis Calvani. Dès lors, il est rapidement intégré aux circuits professionnels et appelé à exercer son métier de chanteur. De tous les genres musicaux, l'opéra reste le lieu où Jean-Louis Serre donne toute sa mesure d'artiste lyrique et de comédien : les théâtres comme le Châtelet, les Champs Elysées, l'Opéra Comique, mais aussi Nancy, Toulouse, Tours, Avignon, Rennes, Angers, l'accueillent régulièrement ; sa présence scénique et son timbre de voix si particulier l'y font toujours remarquer.

Il aborde avec une ferveur et une intensité toute personnelle le répertoire d'oratorio que son passé de Petit Chanteur lui a appris à apprécier et à comprendre : les orchestres et les chœurs renommés (Orchestre National de Lyon, Orchestre National de Lille, chœurs de Radio France, Concerts Colonne, Lamoureux, Picardie...) ainsi que de nombreux chœurs amateurs font appel à lui pour interpréter les classiques du genre : *Requiem Allemand* de Brahms, *Requiem* de Duruflé, *Requiem* de Fauré, Cantates, Passions et Messes de Bach, Rossini, Mendelssohn... Sa formation initiale lui permet d'aborder le répertoire baroque et Jean-Louis SERRE a travaillé avec des musiciens incontournables tels que Marc Minkowski, Christophe Rousset, Jean-Claude Malgoire, Hervé Niquet, Philippe Herreweghe... Jean-Louis Serre mettra en scène *Didon et Enée* de Purcell, le *Pauvre Matelot* de Milhaud et le *Téléphone* de Menotti dans le cadre de sa classe d'art lyrique à l'auditorium M. Ravel de Levallois. Il est professeur titulaire de chant au CRD du Val Maubuée (77) et professeur d'art lyrique au conservatoire de Levallois (92). Parmi ses enregistrements, citons *Les Amours de Ragonde* avec les Musiciens du Louvre (Diapason d'or), *Les Cantiones* de K. Huber avec les Jeunes



Solistes, le Requiem de Fauré avec les Petits Chanteurs de Versailles, *Complies et office de prime* de J.Havard de la Montagne, des Motets de Franck avec l'ensemble vocal Jean Sourisse (*Choc de la Musique*), le Requiem et la *Missa cum Jubilo* de Duruflé (également *Choc de la musique*), *L'Enfance du Christ* de Berlioz dirigée par Jean-Claude Casadesus, *Médée* de M. Reverdy, *Tombeau pour B.* de John Cohen, *Jeanne au Bûcher* de Honegger, *Stabat Mater* de Haydn et *Paladilhe et la messe des morts* de MA Desaugiers dirigés par Jean Pierre Loré, *Spectres Joyeux* de J. Komives enregistré sous la direction du compositeur, disque Erol.

Un CD/DVD de Wissmer, *le quatrième Mage* vient de sortir sous la direction de F.Grégorutti, ainsi qu'un enregistrement de la *Grande messe en ut* de Mozart chez Erol. Il enregistre un DVD du *Requiem* de Fauré sous la direction de F. Bardot capté en l'église de la Madeleine à Paris où la pièce fut créée. Un DVD et CD salués par la critique (9 de répertoire chez Classica) de *Jeanne au Bûcher* d'Honegger sous la direction de JP Loré sont sortis au début de l'année aussi chez Erol. Integalclassic distribue actuellement un disque consacré à l'œuvre de John Cohen où il chante une pièce pour violoncelle et voix.

Qui sont les Villains de Massy ?

Depuis sa création en 1974, sous la direction de Marie-Renée Cazabon, la chorale des Villains a fait preuve d'une vitalité étonnante. Chez eux, le mot amateur s'entend dans le sens de celui qui aime chanter, simplement et sans prétention, car le but de l'association est de promouvoir le chant choral, et de permettre aux choristes de se former et de progresser. Ainsi, depuis dix ans, l'association organise un stage d'été et des cours de technique vocale. Le répertoire du groupe vocal évolue en même temps que se modifie la structure de la chorale : deux chefs de chœurs et quatre groupes spécifiques. Les Villains ont chanté le répertoire le plus classique de notre histoire vocale, mais associés à d'autres chorales, sous la direction de Dominique Rouits, à l'opéra de Massy, ils ont participé à de grandes œuvres, telles que les *Requiem* de Fauré et Mozart, la *Passion selon St Jean* de Bach, la *Création* de Haydn, la *Messe en ut* de Beethoven, et en 2010 la *Messe en si* de Schubert. Ils sont également à l'initiative de concerts

mémorables où ils ont interprété le *Requiem* de Cimarosa, la *Missa Gallica* de Bernard Lallement, le *Canto General* de Theodorakis.

Pascale Charles dirige le groupe "classique" depuis neuf ans (90 choristes) Elle a également créé un groupe jazz *Abracada jazz* qui se produit en concert, avec des musiciens, à la demande d'associations mais aussi dans les centres culturels de la région. En mars 2007, le groupe "classique" a chanté une messe de Schumann à Gif sur Yvette, la *Messa di Gloria* de Puccini à Clamart et à Mortagne. A Noël 2007, la *Petite messe* de Charpentier à Bures, Chilly et Massy et en février 2008 le *Magnificat* de Rutter à Orsay, accompagnés par l'orchestre symphonique du campus d'Orsay dirigé par Martin Barral. En mai 2009, ils ont donné deux concerts avec un chœur de Niort à la Rochelle, où ils ont interprété le *Psaume 42* de Mendelssohn, *Myriam* de Schubert, et des œuvres de Rossini. Pour 2011 et 2012, ils ont un programme d'échange avec le chœur d'Ascoli (Italie).

La huitième symphonie de Dvořák

Si l'immense succès de la neuvième et dernière symphonie de Dvořák, dite *du Nouveau Monde*, a largement contribué à faire connaître son auteur, il a aussi eu l'effet pervers de rejeter dans l'ombre tout un ensemble d'œuvres non moins remarquables.

La huitième symphonie fait partie de celles-ci. Composée en 1889, elle est contemporaine d'autres grandes symphonies, la 4ème de Brahms, la 8ème de Bruckner, la 5ème de Tchaïkovski, la symphonie avec orgue de Saint-Saëns, les 1ères d'Alberic Magnard et de Mahler, celles de Lalo et de Franck, les 2ème et 3ème de Glazounov, la *Symphonie Cénévole* de Vincent d'Indy et l'unique de Chausson. Mis à part ces trois dernières, toutes ces compositions sont en mode mineur et sont marquées par une certaine solennité, voire par le mysticisme, la douleur, le désespoir parfois. La symphonie de Dvořák offre un aspect radicalement différent. La tonalité de sol majeur adoptée par le compositeur est celle de la lumière, mais aussi celle d'une discrète impertinence. Dvořák est ici au sommet de son art.

La fin d'une crise

A cette époque, le compositeur tchèque a surmonté la crise de 1885. Dvořák s'interrogeait : devait-il aller s'établir à Vienne, comme l'en pressait son ami Brahms, ou bien rester dans sa Bohême natale ? A 40 ans passés, Dvořák n'était pas riche, et il devait mettre à l'abri sa nombreuse famille. La seconde série des éclatantes Danses Slaves (1886) et l'enivrant quintette op. 81 prouvent que Dvořák sort rapidement de cette période de doute. Il va décider de rester en Bohême.

Au sujet de ses honoaires, il prend le parti de faire valoir ses droits auprès de son éditeur berlinois, Simrock : "Si je vous la laisse pour 3000 marks, lui écrivait Dvořák au sujet de sa septième symphonie, j'aurais perdu 3000 marks car d'autres éditeurs m'offrent le double de cette somme. Je regretterais beaucoup que vous, pour ainsi dire, me forciez à agir de la sorte. Même si de telles grandes œuvres n'obtiennent pas immédiatement le succès que nous espérons, cela viendra avec le temps, et veuillez vous souvenir qu'avec mes Danses Slaves vous avez trouvé une mine d'or qui ne doit pas être sous-estimée." Simrock accepte de doubler le prix d'achat de la septième symphonie. Pour la huitième le même scénario se répète : Simrock, désireux d'exploiter la "mine d'or" dvorakienne, fait la moue ; il réclame de courtes pièces de musique de chambre ou de piano qui se vendent mieux dans les milieux aristocratiques. Dvořák, excédé par les pratiques commerciales de son éditeur, décide de rompre : "Puisque vous pensez que cela est votre droit de rejeter ma symphonie je ne vous donnerai plus aucune œuvre importante et coûteuse dans l'avenir, car je saurai d'avance, après ce que vous m'avez dit, que vous ne pouvez pas publier de tels travaux. Vous me con-

seillez d'écrire de petites pièces : mais cela est difficile, qu'y puis-je si aucun thème pour une mélodie ou un morceau pour piano ne me vient en tête ? Actuellement mon esprit est plein de grandes idées - je ferai selon la volonté de Dieu."

La nouvelle symphonie sera vendue à un éditeur anglais. D'où le surnom d'"Anglaise" par lequel on la désigne parfois. A tort, car de toutes les symphonies de Dvořák, la 8ème est la plus attachée à la terre qui l'a vu naître, le cœur de l'Europe, la terre tchèque.

La huitième symphonie vue par ses contemporains

Le musicologue berlinois Hermann Kretzschmar rédige un article impitoyable sur la huitième symphonie. Il estime que la forme de cette œuvre est trop relâchée, et qu'elle ne peut prétendre au statut même de "symphonie", mais qu'elle devrait prendre place parmi les poèmes symphoniques ou les rhapsodies. D'après lui, seuls les compatriotes du compositeur "qui ressentent dans telle ou telle mélodie, fort modeste en soi, un élément d'une culture qui leur est profondément chère" peuvent-ils prendre quelque plaisir à son écoute. Leoš Janáček ne partage pas cette opinion. Il admire le métier de Dvořák : "A peine as-tu découvert une figure que la suivante te fait signe aimablement ; tu te trouves dans un état d'excitation constant mais plaisant".

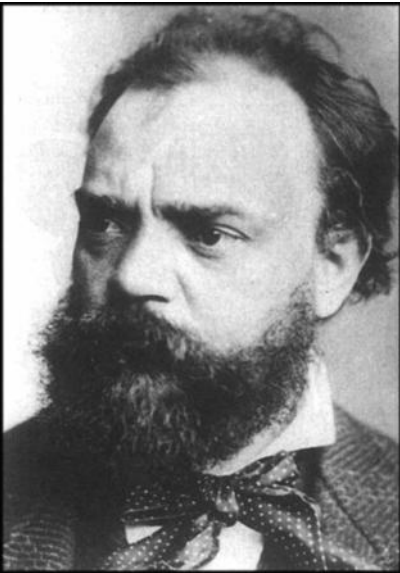
Dvořák lui-même dirige sa symphonie en 1891 en Angleterre. "Le concert fut un splendide succès. Il y eut de formidables applaudissements", relate-t-il à ses amis restés au pays. Sur le continent, le chef d'orchestre Hans Richter, ardent défenseur de la musique de Dvořák, a trouvé un nouveau cheval de bataille avec la symphonie en sol majeur. Il la présente en 1892 à Vienne et écrit à Dvořák : "Vous auriez certainement adoré ce concert. Nous avons tous senti que c'était une œuvre splendide : et en conséquence nous avons tous été captivés. Brahms a dîné avec moi après le concert, et nous bûmes à la santé du père malheureusement absent". Brahms, cependant, ne partage pas l'enthousiasme débridé de Richter. Si le compositeur allemand ne pouvait que reconnaître le génie mélodique de son ami tchèque, il regrettait les manquements à l'égard de la forme traditionnelle : "Trop de choses fragmentaires ou accessoires traînent dans cette pièce. Tout est beau, musicalement captivant et magnifique - mais pas les points essentiels ! Sur-tout dans le premier mouvement, le résultat n'est pas propre. Mais quel charmant musicien ! Quand on dit de Dvořák qu'il échoue à achever quoi que ce soit de grand et de compréhensible avec ses propres idées, cela est correct. Ce n'est pas le cas avec Bruckner, mais en définitive il a si peu à offrir !" Autrement dit, Brahms "excuse" le manque de rigueur de Dvořák en mettant en avant les beautés de la symphonie ; et il en profite pour épingler son rival Bruckner. Non seulement il n'a pas perçu le caractère

novateur de l'œuvre, mais il perpétue l'image d'Épinal du brave musicien "très doué mais négligent" qui colle encore aujourd'hui à l'image du compositeur tchèque. On peut penser que le jugement de Brahms sur cette symphonie est influencé par des raisons extra-musicales. Le compositeur allemand voyait d'un mauvais oeil l'émancipation des peuples d'Europe Centrale : n'a-t-il pas écrit qu'il craignait de voir Vienne colonisée par les Slaves ?

Une œuvre d'avenir

La huitième symphonie est bien plus représentative du style dvorakien que celle du Nouveau Monde. Œuvre optimiste, proche de ses inspirations populaires, elle respire la joie de vivre et la bonne humeur. Elle évite cependant la mièvrerie. Plein d'humour, Dvořák semble nous dire avec malice : "regardez donc ce que l'on peut faire avec un peu de musique de violoneux" et prend à contre-pied les compositeurs savants et imbus de leur statut. Il anticipe dans l'esprit - avec des moyens différents - certaines des œuvres de Mahler ou de Chostakovitch. Ce n'est cependant pas son premier essai "iconoclaste". Dès sa première symphonie, le jeune Dvořák avait tenté quelques dissonances, qui paraissent aujourd'hui bien inoffensives mais d'une modernité étonnante pour 1865. Huit ans plus tard, sa quatrième symphonie présente un caractère provocateur : au mouvement lent, que Dvořák a voulu le plus profond, le plus noble qui soit, succède abruptement un Allegro Feroce, musique de village truculente et aux limites de la vulgarité. Si le métier du Dvořák d'alors, encore un peu vert, n'a pas permis de faire de cette quatrième symphonie une œuvre de maître, l'esprit est déjà là.

Le Dvořák de la maturité modère ses provocations. Il adopte un langage conventionnel, parfois proche de Brahms ou de Schubert, ce qui a pu faire passer Dvořák pour un compositeur académique. Avec un siècle de distance cette vision semble simpliste. Dvořák a fait progresser les pratiques de l'orchestre, a renouvelé des genres oubliés des romantiques. Issu de milieux modestes, n'ayant jamais étudié au conservatoire, il est persuadé que la musique, même savante, doit toujours puiser ses sources dans les airs et les rythmes populaires. Il met en application cette théorie lors de son séjour aux États-Unis où, le premier, il a l'intuition de l'avènement du jazz en tant que musique nationale. Si cela semble évident aujourd'hui, c'était loin d'être le cas en 1892, et les déclarations de Dvořák provoquèrent une polémique qui dura une vingtaine d'années. En Europe, il puise son inspiration dans les mélodies tchèques, moraves, slovaques, tziganes, polonaises, ukrainiennes, russes, serbes, lituanienes, et même écossaises et grecques. Il est le précurseur d'un vaste mouvement du XXème siècle qui sera une alternative au système dodécaphonique : celui représenté par Bartok, Janáček, Enescu, Villa-Lobos et



tant d'autres qui explorent la veine populaire.

Une orchestration très soignée

L'orchestration de la huitième symphonie est très soignée. Par exemple, le cor anglais n'intervient en tout et pour tout que trois mesures dans toute la symphonie. A d'autres endroits, la partie d'altos et de violoncelles se scinde en 5 groupes différents. Le métier de Dvořák, qui a été longtemps musicien d'orchestre, prend ici toute sa valeur. Il sait que ce genre de détails, a priori inaudibles, participent à l'impression ressentie par le public. Il sait exactement quels ingrédients utiliser pour produire l'effet escompté.

Si cette symphonie réunit des éléments disparates et à première vue incompatibles, elle réussit le tour de force de rester équilibrée. La rhapsodie et la marche funèbre, les fanfares et la sérénade, la valse et le refrain populaire, les passages tendres et volontaires, tout cela s'enchaîne sans heurts, en un tout cohérent. Cette faculté de pouvoir passer d'un sentiment à l'autre, de pouvoir "mélanger les genres", n'est-elle pas typique de l'âme tchèque ? Les films de Trnka, Forman, les livres de Hrabal ou Kundera, exploitent souvent cette ambiguïté aigredouce. Cela explique sans doute pourquoi, au-delà des rythmes et des mélodies du terroir, cette œuvre sonne à nos oreilles comme typiquement tchèque.

Lorsque Dvořák est promu docteur Honoris Causa de l'université de Cambridge, en 1891, au lieu d'un discours solennel, il préfère diriger sa nouvelle symphonie en sol majeur. On ne peut que sourire de l'humour de ce diable d'homme, fuyant les honneurs et les salons mondains, goûtant les joies simples de sa résidence de Vysoká. Cela explique sans doute pourquoi, au-delà des rythmes et des mélodies du terroir, cette œuvre sonne à nos oreilles comme typiquement tchèque.

Lorsque Dvořák est promu docteur Honoris Causa de l'université de Cambridge, en 1891, au lieu d'un discours solennel, il préfère diriger sa nouvelle symphonie en sol majeur. On ne peut que sourire de l'humour de ce diable d'homme, fuyant les honneurs et les salons mondains, goûtant les joies simples de sa résidence de Vysoká. Cela explique sans doute pourquoi, au-delà des rythmes et des mélodies du terroir, cette œuvre sonne à nos oreilles comme typiquement tchèque.

(d'après Alain Chotil-Fani)

Le Te Deum

Dvořák est issu d'une humble maison, son père dirigeait une auberge et une boucherie. Malgré l'évidence de son talent musical, il y avait peu d'argent à consacrer à des cours de musique. Toutefois Dvořák a pu apprendre le violon, jouer dans des orchestres locaux amateurs et chanter comme choriste dans son église locale. Malgré ces conditions modestes, il réussit à devenir un héros national, le plus grand compositeur de son pays et l'un des musiciens les plus célèbres dans le monde.

Outre-Atlantique, l'establishment américain était parfaitement conscient de n'avoir pas eu le patrimoine musical et les institutions dont jouissait l'Europe et tenait à remédier à cette situation en établissant une tradition musicale américaine. Il fut décidé de placer une personnalité reconnue à la tête du Conservatoire pour donner du poids et une impulsion à cet objectif. C'est ainsi qu'en octobre 1891 Dvořák fut nommé directeur du Conservatoire national de New York, devant entrer en fonction à l'automne suivant. Dvořák avait eu une année épuisante et, en janvier 1892, il décida de prendre un long repos avant de partir pour les États-Unis. Toutefois, en juin, Jeanette Thurber, fondatrice du Conservatoire National et qui devait être bientôt son nouvel employeur, lui demanda d'écrire une cantate pour célébrer le 400e anniversaire de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. Ce serait aussi, écrivait-elle, une célébration de l'arrivée de Dvořák. Elle devait lui envoyer immédiatement un texte approprié et la nouvelle œuvre serait donnée en première audition le 12 Octobre.

Le texte promis n'arrivant pas, Dvořák devenait de plus en plus inquiet, ne sachant pas s'il aurait le temps d'écrire la pièce avant son départ. Naturellement, il se sentait obligé de faire de son mieux pour se conformer à la demande de Mme Thurber et il se tourna alors vers le grand hymne latin *Te Deum Laudamus*, qui convenait par son caractère festif et correspondait bien à ses convictions religieuses. Il esquaissa le travail en moins d'une semaine et avait terminé fin juillet. En fait, le *Te Deum* ne fut pas donné lors de la célébration pour laquelle il avait été prévu, mais sa première eut lieu une quinzaine de jours plus tard, le 21 octobre 1892 au New York Hall avec 250 choristes, sous la direction de Dvořák lui-même. Dvořák reçut finalement le texte que Mme Thurber avait promis, intitulé *Le drapeau américain*. Dvořák le mit en musique consciencieusement, mais cette pièce n'est pas considérée comme une de ses œuvres majeures, tandis que le *Te Deum*, bien que de moindre ampleur que le *Stabat Mater*, le *Requiem* ou la *Messe*, est une de ses plus belles partitions.

Martin Barral et l'orchestre symphonique d'Orsay

L'Orchestre Symphonique du Campus d'Orsay a été fondé en 1976 par quelques musiciens, ceux de l'orchestre de chambre du CEN de Saclay et quelques membres de la faculté. Il est composé aujourd'hui de plus de 70 musiciens amateurs issus en majorité des milieux scientifiques de la région. Il donne une douzaine de concerts par an, répartis sur trois programmes : un programme symphonique, un programme avec concertiste, un programme avec chœurs. Les solistes accompagnés par l'orchestre, comme Philippe Aïche, Christophe Boulier, Sarah Nemtanu (violin), Yuri Boukoff (piano), Raphaël Perraud, Michel Strauss (violoncelle), Magali Mosnier (flûte), André Isoir (orgue), la soprano Caroline Casadessus... et l'interprétation d'œuvres ambitieuses ou difficiles comme le *Requiem* de Verdi, *Shéhérazade* de Rimsky-Korsakov, *l'Apprenti Sorcier* de Dukas, *l'Oiseau de feu* de Stravinsky, et la 9e symphonie de Beethoven sont un gage du rayonnement et de la qualité de

l'orchestre. Régis Pasquier, Roger Roche, Pierre-Michel Durand et Daniel Couderd ont été ses chefs successifs. C'est en juin 1998 que Martin Barral remportait le concours organisé par l'orchestre symphonique d'Orsay pour choisir un nouveau directeur musical après la démission de Daniel Couderd. Il nous présente aujourd'hui un orchestre largement renouvelé, avec des cordes plus nombreuses qui ont acquis sous sa direction une grande homogénéité, ce qui a permis à Martin Barral d'inviter son maître Dominique Rouits, professeur de direction à l'Ecole Normale de Musique et chef permanent de l'Opéra de Massy, à le diriger dans *Sheherazade*. Avec Martin Barral, l'orchestre a enregistré en 2000 en création mondiale une œuvre contemporaine de Piotr Moss, *le Petit Singe Bleu*, écrite avec une aide du Ministère de la Culture. Il a aussi été invité fin décembre 2007 et fin juillet 2009 en Chine, et a participé en mai 2010 au Festival International de Musique Universitaire de Belfort (photo ci-contre).



Prochains programmes de l'orchestre symphonique du campus d'Orsay, direction Martin Barral

Programme de novembre 2011 à janvier 2012 :
Concerto pour violon et orchestre de Tchaïkovski, Soliste Régis Pasquier ou Sarah Nemtanu.
Prélude N°3 et Rapsodie Hongroise N°2 de F. Liszt, Concerts : dimanche 27 novembre à 17h à Montrouge dans le cadre du Téléthon, mardi 13 décembre à 20h45 à Orsay, vendredi 16 décembre à 21h à Limours avec en soliste le célèbre violoniste **Régis Pasquier**, Deux ou trois autres concerts seront donnés en janvier à Vanves, Issy-les-Moulineaux ou Soissons avec **Sarah Nemtanu**, premier violon solo de l'Orchestre National. Si vous avez aimé le film « Le concert » qui a eu deux millions de spectateurs en France, vous ne manquerez pas de venir écouter Sarah Nemtanu, la véritable interprète du concerto dans la bande sonore du film.

Programme de mai-juin 2012 :

Oratorio « Ruth » (1871) pour solistes (soprano, mezzo, contralto, ténor et baryton), chœur et orchestre de César Franck avec le chœur du campus d'Orsay, qui donnera lieu au premier enregistrement mondial.

Voulez-vous jouer avec nous ?

L'orchestre souhaite accueillir de nouveaux membres dans les pupitres de cordes, violons, altos, violoncelles et contrebasses. Il n'y a pas d'examen d'entrée, les candidats étant évalués en quelques répétitions. Si vous pensez pouvoir y participer ou si vous connaissez des personnes susceptibles d'être intéressées, n'hésitez pas et contactez un responsable de l'orchestre : Martin Barral tél 01 4655 5333 ou Joël Eymard tél 06 8299 3954 ou par e-mail à osco@free.fr ou sur le web à <http://osco.free.fr>